

6^e Année. — N° 239.

Le numéro : 40 centimes.



17 Mai 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G^{al} Estienne

Abonnement p^r la France: 20 Frs.

Abonnement p^r l'Etranger: 30 Frs.

F^oP57

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS



VI
COUP DE FOUDRE
(Suite)

Toujours assis et le nez sur son gribouillage, Pierre se mit à déclamer son poème, en esquissant, du bras gauche, des gestes appropriés.

— Bravo ! fit quelqu'un.

L'accent était chaud, presque enthousiaste.

Pierre vit devant lui un homme d'environ trente ans qui ressemblait à Balzac.

Sous les bords larges du chapeau « à l'artiste » et duquel débordait une abondante chevelure châtaigne peignée à la diable, la figure, léonine, s'éclairait à la fois du joyeux regard de deux petits yeux gris extrêmement pétillants et du sourire excellent d'une grande bouche spirituelle. Une copieuse lavallière marron s'étalait sur la veste brune de coupe coloniale ; les étuis jumeaux du pantalon, très amples aux hanches, s'étrécissaient au long des jambes jusqu'à serrer le haut des tiges des solides brodequins lacés.

Pierre eut, aussitôt, l'impression d'être en présence d'un gaillard plein d'assiette, de substance et d'originalité. Une brûlante source de sympathie semblait jaillir sur lui de cet être qu'il n'avait jamais vu et qu'il avait, pourtant, l'illusion de reconnaître.

C'est qu'il y a, aussi, les coups de foudre de l'amitié.

Cette foudre-là venait d'incendier ensemble ces deux hommes.

Impulsivement, Pierre, soulevé, hurla :

— Ah ! puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle !

— Tu rimes beaucoup mieux que ça, déclara l'inconnu. Et je m'y entends, tu sais ! La poésie, c'est mon vice !

— Quoi, vous aussi, vous... ?

— Holà ! dis-moi tu, s'il te plaît !

— Tu veux donc que je sois ton ami ?

Le sosie de Balzac cita ce distique :

— S'ainsi estoit, toute peine fatale
Me seroit douce et ne me chaudroït pas !

Puis, péremptoire, il demanda du ton d'un cuistre qui pousse une colle :

— Qui est-ce qui a écrit ça ?

— C'est...

— Songe que si tu le dis, je t'embrasse !

— Ronsard, parbleu !

— Viens sur mon cœur ! Non, pas encore !...

Et chaudroit, qu'est-ce que c'est ?

— Conditionnel de chaloir, je crois.

— Ah ! attention ! Si tu ne fais que croire !

— Non, non ! Je suis certain !

— Alors, viens toucher la prime !

Et, fraternellement, ils s'accordèrent.

— Ton nom, maintenant ?

— J'en ai deux.

— Dis l'autre. Ça ne doit pas être le bon, mais c'est, j'en suis sûr, le meilleur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu l'auras choisi !... Voyons ?

— Pierre Sainfare.

— Ça sonne !

— Et toi ?

— Je n'en ai qu'un, jusqu'à ce jour. Je te le livre : Jean Leroile.

— Ça plane !

— Oui, j'ai deux ! Ça me fait penser qu'il faut que je m'envole.

— Où ça ?

— Pour le savoir, tu n'as qu'à venir avec moi.

— Je peux ?

— Tu dois !

Et, bras dessus, bras dessous, ils partirent, gesticulant.

Catherine, qui sortait de la cathédrale et qui

Voir les nos 235, 236, 237 et 238 du Pays de France.

s'y était adoucie, espérait bien retrouver Pierre dans l'enclos. Du haut du péristyle elle laperçut qui s'en allait avec son étrange compagnon.

Elle cria :

— Pierre !

Mais Pierre était loin déjà.

VII

LE GRAND SECRET

Ils descendirent la rue Mayeur sans échanger une parole.

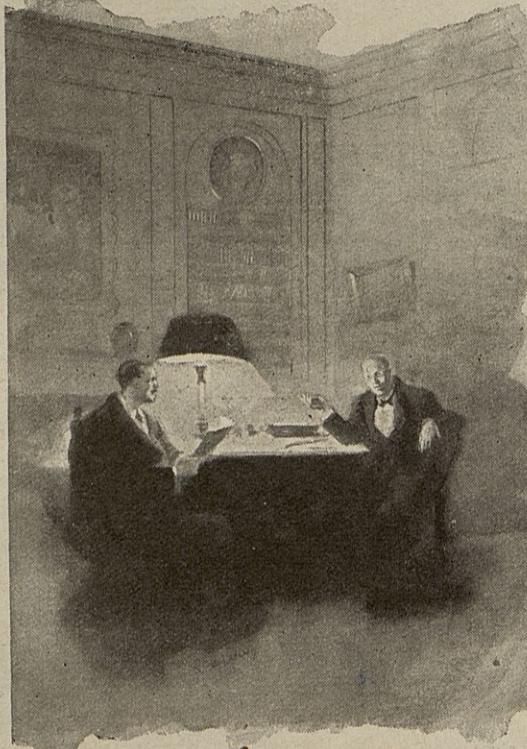
Ils étaient à ce point amis déjà qu'ils savaient se taire ensemble.

C'est le fin du fin, en amitié.

D'ordinaire, ce résultat, qui est une insigne récompense, ne s'obtient qu'à la longue, après d'infinis bavardages.

Ces deux-là s'ignoraient absolument et n'éprouvaient, pourtant, aucun besoin de s'interroger. La confiance mutuelle était déjà leur règle. Sans pacte préalable, ils s'étaient donnés. Ils savaient que, désormais, ils pouvaient se reposer l'un sur l'autre. *Arcades ambo*, serait-on poussé à dire, si cette locution n'était entachée d'ironie. Or l'union, si électrique, de ces deux jeunes gens ne saurait prêter à rire : elle confirme à merveille la théorie des affinités électives.

Ils étaient hors de la haute-ville et commen-



caient à descendre la côte de l'Ancien-Corps-de-Garde, quand Pierre, soudain, fit halte, immobilisant Jean du même coup.

— Sans blague, vieux Jean, où allons-nous ?

— Déjeuner, parbleu !...

— Où ça ?

— Brasserie Anglaise, rue Simygnon. Je t'invite. Ah ! défense de dire non !

— Oh ! pas de danger ! J'accepte.

— En déjeunant, on conviendra de quelque chose, si tu es libre.

— Comme l'air.

— Tu ne diras pas non ?

— Puisque c'est défendu !

— Tu m'bottes.

— J'te gobe.

Ils étaient enchantés. Ils se remirent en route ; mais ils n'avaient pas fait dix mètres que, de nouveau, Pierre s'arrêta.

— Dis donc, Jean, t'y connais-tu, en théâtre ?

— J'te crois ! c'est mon vice !

— Ça t'en fait déjà deux.

— J'en ai bien d'autres !

— Chic !... Alors, prends garde : une pièce dans laquelle ne reparaitrait pas un personnage qui aurait empoigné le spectateur à la scène première serait-elle une pièce bien faite ?

— Non, mal torchée.

— Parce que ?

— Le spectateur t'en voudra, certainement, s'il ne revoit pas ledit personnage qui l'aura ainsi empoigné.

— Mais si c'est simplement ce qu'on appelle une « utilité » ?

— L'« utilité » n'est que le pâle domestique des conventions, un méchant noueur de ficelles, un acolyte falot qui sert à boucher les lacunes d'un canevas mal tissé, mais ne peut retenir l'attention toujours épars de la salle. S'il l'a captée, ce n'est plus une « utilité », c'est un « emploi ».

— Force est donc de le mettre dans le cas de se représenter ?

— Dame ! c'est une question d'équilibre !

— C'est ce que je me disais... Alors, j'ai mon idée.

— Tu fais donc une pièce ?

— Qu'on le veuille ou non, on fait toujours une pièce. La vie, est-ce que ça n'en est pas une ?

— La plupart des gens la trouvent même mauvaise. Je me dépêche de t'avouer que je ne suis pas de ceux-là.

— Nous aurons le temps d'en reparler.

— Je l'espère bien !

— En attendant, mon idée...

— Eh ! bien ?

— Il faut que je la suive.

— Ah ! surtout, ne la lâche pas ! C'est tellement fugace !

— Sois tranquille. Et toi, pendant ce temps-là, tu vas te rendre seul à la brasserie.

— Tu me sèmes ?

— Penses-tu ! Une demi-heure, et je te rejoins.

— Soit. Mais tu es bien embêtant ! Voilà déjà qu'on se sépare !

— Allons, courage ! A tout de suite !

Au coin de la rue des Presqu'îles, sur trois marches de marbre blanc, une porte de chêne se pare d'une majestueuse plaque de cuivre rouge sur laquelle, en une superbe ronde gravée, Etienne Fourdu, notaire, donne à connaître qu'il a là son étude et non ailleurs.

— Eh ! mon brave Juste, je m'en vas te les bailler, les moyens de faire figure parmi tes contemporains ! monologuait Pierre, tout en s'asseyant par-devant M^e Etienne Fourdu.

Après l'échange des civilités, le jeune homme pria l'officier ministériel de le mettre au courant de ses disponibilités chez lui.

— Hé ! fit, en souriant, M^e Fourdu, elles sont coquettes ; et, pour peu que vous en soyez économique, votre avenir est nettement assuré.

Et il énonça un chiffre, lequel, en effet, était assez dodu.

Mais Pierre n'en parut aucunement ébloui.

Posément, il dit :

— J'ai appris, ce matin, ce que ma sœur a cru devoir faire de son argent et qu'elle ne s'en est réservé qu'une portion minime.

— Un douzième, précisa le notaire.

— Eh ! bien, monsieur, tout comme madame veuve Chartrie, j'affecterai les onze douzièmes de mon pécule à la destination qu'elle a, elle-même, prévue. Et quant au reliquat, il me plaît d'en disposer en faveur du fils de la veuve Fourmanoir, résidant 14, rue Dupâts-Commun.

— Quoi ! monsieur Légerot, vous dépourver si délibérément, si absolument ! Réfléchissez !

— C'est superflu.

— De grâce, veuillez songer...

— Mon parti est pris, monsieur. Il ne me reste plus qu'à vous prier de vouloir bien vous substituer à moi pour cette répartition.

— Vous n'entendez pas que je fasse cette répartition en mon propre nom ?

— Si bien, c'est ainsi que je l'entends.

— Cela m'est interdit.

— Je le déplore. Je voudrais, au moins, que les formalités fussent remplies ce matin même.

— Votre déclaration sur timbre suffira.

La chose faite. Pierre quitta M^e Fourdu en lui disant :

— Je désirerais qu'aucun bruit ne fût fait autour de tout ceci, au moins jusqu'au moment où les intéressés seront avisés de mes dispositions ; et je sais trop bien que, jusque-là, ce serait vous faire injure, à vous, que de vous recommander le silence...

Le notaire n'était pas revenu de sa surprise que, déjà, son magnanime client était attablé à la Brasserie Anglaise et dépeçait sa *mutton-chop* sous l'œil de Jean Leroile, plus pétillant que l'*ale* dorée qui fusait dans les verres.

(A suivre.)

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MÉDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'**Urodonal** n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

Dr F. MOREL,

Médecin-major de 1^{re} classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.



N. B. — Etabliss-
Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris.
Le flacon, f. 8 fr.;
les 3 flacon, f. 23, 25.

Le Martyre
du Goutteux

Communications :
Académie de Médecine (10 novembre 1908).
Académie des Sciences (14 déc. 1908).

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-
Sclérose

L'URODONAL
réalise une véritable
saignée urique (acide
urique, urates et
oxalates).

**L'URODONAL nettoie le rein,
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.**

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Éponge et nettoie
l'intestin,

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

Évite l'Appendicite
et l'Entérite,

Communications à l'Aca-
démie des sciences
(28 juin 1909);

à l'Académie de médecine
(21 décembre 1909).

Guérit

les Hémorroïdes,

Empêche l'excès
d'embonpoint.

Constipation

Entérite

Étourdisse-
ments

Hémorroïdes

Dyspepsie

Migraines

Pour rester en
bonne santé
prenez
chaque
soir un
comprimé de

JUBOL



Etabl. Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris.
La boîte, f. 5fr. 80. Cure
intégrale 3 boîtes, 22 f.
f. Envoi sur le front. Pas
d'envoi contre remb.

L'OPINION MEDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de *Jubol*, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le *Jubol*, peut-être l'histoire du cystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMONT, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

FANDORINE

80 % des femmes ne
sont pas satisfaites de
leur santé.

A partir de 40 ans,
la femme s'engraisse
par suite d'insuffisance
glandulaire.

Seule l'ophtalmie
(*Fandorine*) peut la
guérir et lui conserver
une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non
chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de **FANDORINE**

Etabl. Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris. Le flacon,
f. 11 fr.; fl. d'essai, f. 5,30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valen-
ciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.

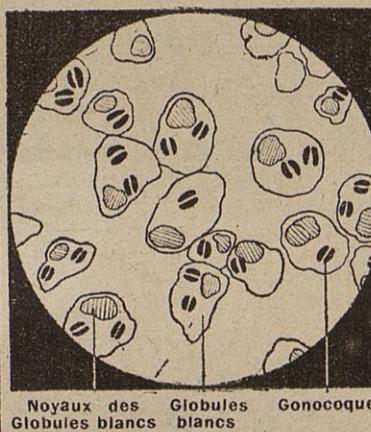


Vamianine jugle
l'avarie et en
empêche toutes les
manifestations.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Évite toute complication



Noyaux des Globules blancs Gonocoques
Globules blancs

Communication à l'Académie
de médecine du 3 décembre 1912.

Etablissements Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris, et toutes phar-
macies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60;
la grande boîte, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nou-
velle en comprimés,
très rationnelle et
très pratique.

Etabliss. Chate-
lain, 2, rue de Valen-
ciennes, Paris, et
pharm. La boîte, f.
5 fr. 30; les 4, f. 20 fr.; la
grande boîte, f. 7 fr. 20;
les 3, f. 20 francs.



Excellent produit
non toxique, dé-
congestionnant,
antileucorrhéique,
résolutif et cicatrisant.
Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Sauvée grâce à la **GYRALDOSE**

LA FRANÇAISE DANS LA SOCIÉTÉ DE DEMAIN

Une enquête auprès de nos lecteurs

QUESTIONNAIRE

1. — La femme peut-elle, doit-elle jouer dans la société un rôle égal à celui de l'homme ?
2. — Y a-t-il des carrières libérales ou des professions dont elle doit être écartée ? Lesquelles et pourquoi ?
3. — La femme doit-elle voter ?
4. — La femme doit-elle être éligible ?
5. — Y a-t-il quelque chose de changé dans les relations sentimentales de l'homme et de la femme depuis la guerre ?
6. — L'homme souhaite-t-il que sa compagne reste au foyer ou l'aide par son travail à subvenir aux besoins du ménage ?
7. — Quelle est l'opinion de la femme à cet égard ?
8. — Le travail de la femme rapproche-t-il ou éloigne-t-il les époux ?
9. — Rend-il les mariages plus nombreux ou plus rares ?
10. — Le travail de la femme porte-t-il atteinte à la maternité ?
11. — L'éducation des enfants en souffre-t-elle ?
12. — Convient-il que la femme ait autant de liberté que l'homme ?
13. — La femme considère-t-elle la protection de l'homme comme un leurre qui annihile sa personnalité ?

RÉSUMÉ

- Quel rôle le Français désire-t-il que la Française remplisse dans la vie familiale et dans la vie sociale ?
- Quel rôle la Française désire-t-elle remplir à l'avenir dans la vie familiale et dans la vie sociale et que demande-t-elle à son compagnon ?

Prière d'indiquer très lisiblement ses nom et prénoms et, après avoir répondu en une seule phrase à chacune de nos questions, en rappelant son numéro d'ordre, de faire un résumé d'ensemble en un maximum de quarante lignes.

La Pochette Surprise

DU
“PAYS DE FRANCE”

5.000 Prix 50.000 fr.
d'une valeur de ..

RÈGLEMENT DE LA “POCHETTE”

Notez bien... Toute demande de pochette non accompagnée des bons correspondants sera considérée comme nulle et, en aucun cas, on ne devra écrire sur le bulletin d'autres indications que celles demandées dans ledit bulletin. En outre, il ne devra porter ni surcharge ni nature. Aucune correspondance, aucun mandat, bon de poste ou timbre ne doivent être joints à cette demande.

Les demandes qui ne seront pas écrites sur le bulletin publié par le *Pays de France* ne seront pas acceptées.

Le bulletin de demande sera publié dans le dernier numéro de chaque mois.

L'enveloppe contenant la demande d'une pochette devra être fermée, affranchie et adressée au *Pays de France*, Service des Concours, 6, boulevard Poissonnière, avec la mention : “POCHETTE”.

Tous les prix sans exception seront délivrés à Paris dans les bureaux du *Pays de France*.

Les lauréats qui désireraient se faire expédier leur prix devront en faire la demande par lettre ; mais, provisoirement, seuls les prix pouvant être adressés par le service postal seront expédiés. Les expéditions seront faites sous la responsabilité des lauréats et à leurs frais.

Les gagnants qui n'auraient pas réclamé leur prix dans le délai de trente jours à dater de la publication de la liste des lauréats seront déchus de leurs droits.

Le seul fait de demander une pochette implique l'acceptation du présent règlement.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 3 au 10 Mai



OICI enfin accompli l'événement historique qui consacre la revanche légitime de la France et couronne les glorieux efforts de ses soldats. Le 7 mai, à Versailles, en présence des délégués de toutes les puissances alliées, les représentants de l'Allemagne ont assisté à la suprême humiliation de leur pays qui faisait, il y a quarante-huit ans, au même endroit, un insolent étalage de sa force. Cet événement, auquel le monde entier est intéressé, a eu pour théâtre une salle du Trianon-Palace. M. Clemenceau, au nom des alliés, a remis, avec le cérémonial que comportait ce grand acte, à M. de Brockdorff-Rantzau, représentant de l'Allemagne, un gros volume dont le contenu doit assurer la réparation du Droit violé et imposer la justice pour base aux rapports futurs entre les nations : c'est le texte du traité de la paix que les alliés accordent à l'Allemagne. Les conditions de cette paix sont sévères ; elles sont cependant moins dures que celles auxquelles l'imperialisme boche, s'il eût été victorieux, nous eût laissé la vie ; celles-là, les Allemands nous les avaient fait connaître ; il n'est pas contestable qu'elles étaient impitoyables. L'Allemagne, de son propre aveu, nous faisait la guerre pour s'enrichir ; après l'avoir abattue, et bien que nous sortions appauvris de la lutte, nous et nos alliés ne lui imposons que la réparation d'une partie du tort qu'elle a fait au monde entier et qui n'est qu'incomplètement réparable.

En premier lieu le traité consacre l'existence de la Société des Nations et fixe ce en quoi elle assurera le maintien de la paix ; l'Allemagne, pour le moment, n'en fait pas partie. Le retour pur et simple à la France de l'Alsace et de la Lorraine ; la cession définitive à notre pays des mines de la Sarre et l'occupation pendant 15 ans de la rive gauche du Rhin par les alliés ; l'interdiction pour l'Allemagne de toute activité militaire dans une zone de 50 kilomètres sur la rive droite du Rhin ; la réparation en argent ou en nature, aussi complète que possible, des ravages et déprédations commis en France par les Boches ; la renonciation de l'Allemagne aux droits et pré-tentions qu'elle pouvait avoir au Maroc ; le désarmement complet militaire, naval et aérien de l'Allemagne, qui ne pourra conserver qu'une armée de 100.000 hommes et une flotte de 36 navires ; ni sous-marins, ni avions de guerre ; telles sont, dans le traité, les clauses qui nous intéressent le plus directement. La réparation en argent des dommages causés par l'Allemagne se fera par le versement, en trois échelons, de cent milliards aux alliés, dont chacun recevra la part à laquelle il a droit. Les alliés n'imposent pas à l'Allemagne le remboursement de leurs frais de guerre ; pour la France seule, ils s'élèvent à 170 milliards.

Par ailleurs, le traité fixe les nouvelles frontières de l'Allemagne, à qui sont repris des territoires : en faveur de la Belgique et, sous certaines réserves, du Danemark ; en faveur de la république tchéco-slovaque et de la Pologne, nouveaux Etats dont le traité reconnaît et oblige l'Allemagne à reconnaître l'existence et l'indépendance. Dantzig est institué ville libre.

Le traité annule tous traités et arrangements faits par l'Allemagne avec la Russie depuis et y compris celui de Brest-Litowsk ; il impose la destruction des fortifications d'Héligoland, et fait du canal de Kiel une voie internationale. Toutes les colonies de l'Allemagne lui sont enlevées et le traité fixe leur nouvelle destination. Sont annulés tous droits de l'Allemagne en Chine, au Siam, à Libéria. Les relations économiques et financières de l'Allemagne avec les alliés font l'objet de nombreuses clauses. Les prisonniers de guerre allemands seront rapatriés aussitôt que possible. Enfin l'Allemagne s'engage à donner son assentiment à tous les traités de paix qui vont être conclus entre les alliés et l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie. Le kaiser et autres responsables de la guerre ; les chefs militaires et autres qui se sont rendus coupables de violation du droit de la guerre seront jugés par des tribunaux interalliés.

M. de Brockdorff-Rantzau après avoir reçu le traité, donna lecture d'une sorte de protestation qu'il avait préparée et qui peut se résumer ainsi : l'Allemagne avoue sa défaite ; elle reconnaît ses torts, mais ne saurait être déclarée seule coupable de la guerre ; elle sait que les conditions qu'on lui impose sont fort dures ; elles les accepte en principe, ne pouvant faire autrement, mais elle fait ses réserves quant à la possibilité de les observer toutes.

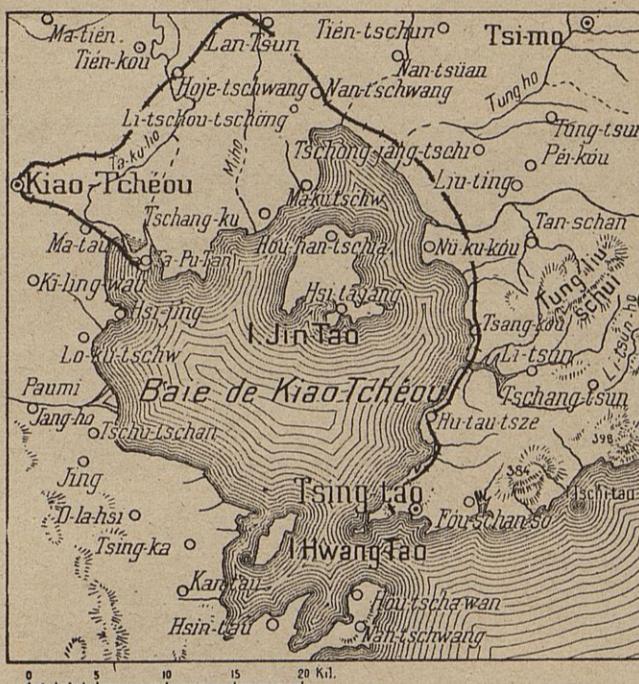
On a remarqué que le haut plénipotentiaire allemand, en sortant du Trianon, paraissait bouleversé ; il allait éprouver de plus dures émotions encore à la lecture du document qu'il emportait. On sait par le *Berliner*

Tageblatt que « la lecture des conditions fit sur les délégués allemands une impression écrasante »... Ce texte, ajoute-t-il, est une sentence de mort pour l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, les alliés ont encore la générosité de laisser aux Allemands la possibilité d'obtenir quelques modifications. Leur gouvernement a un délai de quinze jours pour accepter le traité, et la Conférence ne refuse pas d'entendre les objections qu'il aurait à faire. On ne nous a pas laissé tant de facilités en 1871. Le texte que M. de Brockdorff-Rantzau a eu la pénible mission de transmettre au gouvernement allemand ne constitue en réalité que les « préliminaires » de la paix, mais son acceptation par l'ennemi mettra fin à l'état de guerre. Le traité définitif ne sera signé que dans quelques mois. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le jour où ont été signifiées aux délégués allemands les conditions de la paix, était le 4^e anniversaire du torpillage du *Lusitania* dont la nouvelle, alors, fit éclater dans toute l'Allemagne une joie indécente. Combien les temps sont changés ! On ne rit plus à Berlin.

L'épineuse question de Kiao-Tcheou est l'une des dernières que la Conférence ait réglées. L'Allemagne avait profité, en 1897, de troubles provoqués par une incartade de ses missionnaires, pour occuper ce territoire. En 1898 elle força la Chine à le lui céder à long bail et elle l'avait organisé trop puissamment pour n'avoir pas l'arrière-pensée de l'annexer un jour. En 1914 les Japonais en chassèrent les Boches, non sans peine, et depuis lors ils occupent Kiao-Tcheou, que la Chine revendiquait devant la Conférence comme partie de son territoire national. Le Japon, de son côté, le réclamait d'abord par droit de conquête et aussi afin, assure-t-il, de pouvoir, une fois qu'il en sera reconnu le possesseur, en faire la rétrocession amiable à la Chine. Il ne veut pas que sa vieille voisine tienne d'autres que de lui-même le territoire qu'elle avait si imprudemment aliéné. La Conférence a comblé ses vœux : le traité de paix lui transfère tous les droits, territoriaux et autres, que l'Allemagne possédait au Chantoung, ce qui a provoqué à Pékin de violentes manifestations.

Le procès dit « des millions du *Journal* » vient de se terminer, ayant rempli 34 audiences du conseil de guerre. Charles Humbert et Ladoux sont acquittés ; Desouches s'en tire avec cinq ans de prison, 20.000 francs d'amende, 10 ans d'interdiction des droits civils et politiques ; Lenoir est condamné à mort.



LA BAIE ET LE TERRITOIRE DE KIAO-TCHEOU.

Charles Humbert et Ladoux sont acquittés ; Desouches s'en tire avec cinq ans de prison, 20.000 francs d'amende, 10 ans d'interdiction des droits civils et politiques ; Lenoir est condamné à mort.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL ESTIENNE

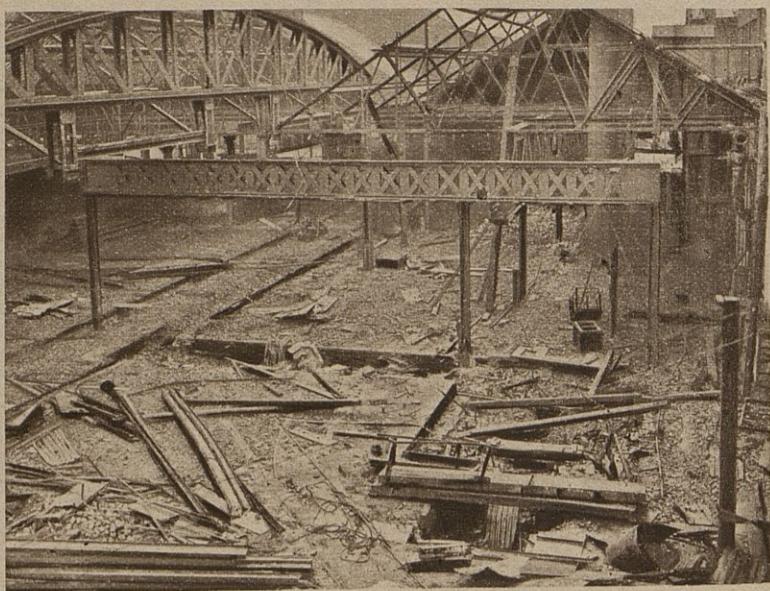
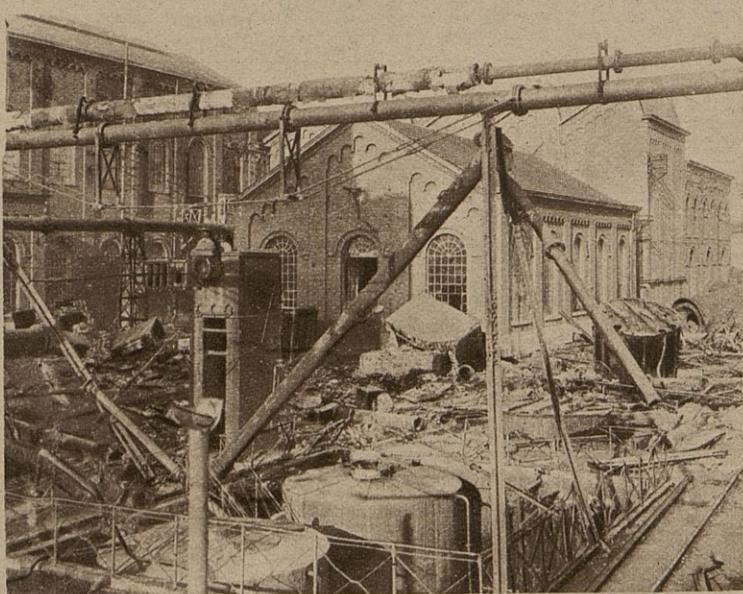
Le général L.-E. Estienne, le créateur et l'organisateur officiellement reconnu de l'artillerie d'assaut, est un Lorrain : il est né à Condé-en-Barrois en 1860. Entré en 1880 à l'Ecole polytechnique, il en sortit officier d'artillerie. Étant capitaine, attaché à la fonderie de Bourges, il se fit remarquer par l'invention d'un goniomètre (instrument à mesurer les angles sur le terrain) qui a été adopté par l'armée. Il fut un des premiers à préconiser l'utilisation militaire de l'aviation, en particulier pour le réglage du tir d'artillerie. Pendant la première bataille de la Marne, à laquelle il prenait part comme colonel, il obtint, avec les deux seuls avions qu'il avait à sa disposition, des résultats remarquables et causa des pertes sévères à l'ennemi.

C'est en 1915 que le colonel Estienne exposa au général commandant en chef la technique et la pratique d'une arme nouvelle destinée à obtenir la rupture des lignes ennemis et comportant des véhicules blindés et armés, avec tracteurs à chenille, chars lourds de rupture et chars légers d'accompagnement. Le général Joffre approuva le projet très étudié du colonel Estienne et c'est ainsi que naquirent les chars d'assaut. Promu brigadier en 1916, le général Estienne se consacra entièrement à l'arme créée dont il fut l'âme et le chef. On sait les résultats qu'il obtint.

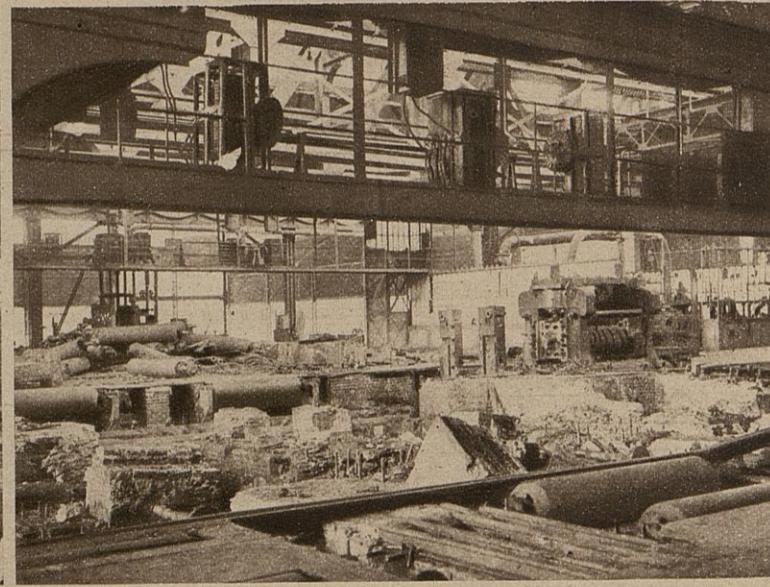
Lorsque le général Estienne reçut, en 1918, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, sa citation rappelait les « éminents services qu'il avait rendus à la cause commune pour avoir créé et organisé de toutes pièces, malgré des difficultés sans nombre, le merveilleux instrument de combat qu'est l'artillerie d'assaut ».

Depuis l'armistice consacrant notre victoire, à laquelle son arme a si grandement contribué, le général Estienne a été nommé divisionnaire. L'artillerie d'assaut, qu'il commande toujours, porte maintenant le titre officiel de « chars blindés ».

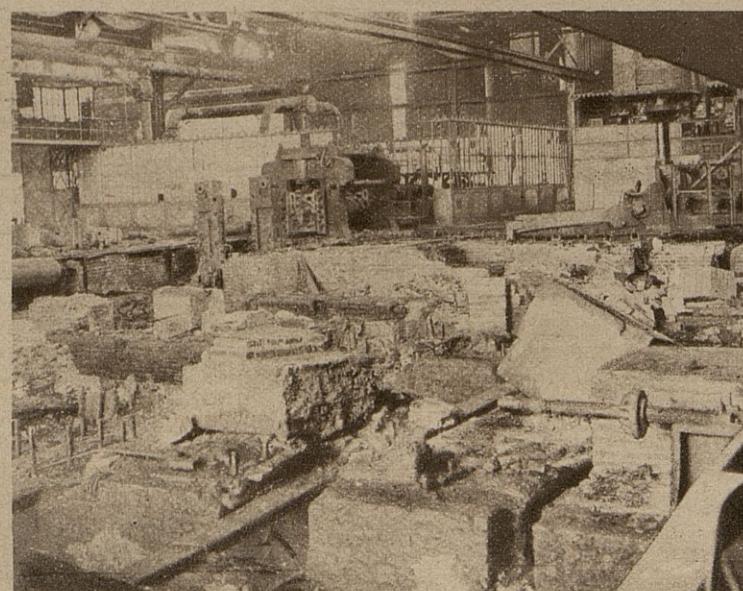
LES USINES COCKERILL ANÉANTIES PAR LES BOCHES



Les usines Cockerill étaient, en Belgique, ce qu'est le Creusot chez nous. Elles s'étendaient sur 147.000 mètres carrés, dont 41.000 couverts par des bâtiments, et faisaient vivre 11.000 ouvriers. Il sortait de là des machines-outils de toute sorte, des locomotives, des canons. Voici, à gauche, des ateliers de calcinage ; à droite, des aciéries. Les Boches démontaient les machines les plus intéressantes et les envoyait en Allemagne : le reste était réduit en ferraille.



La main-d'œuvre boche n'aurait jamais suffi à réaliser cette destruction. On employait la dynamite pour crever les hauts fourneaux et bétonnages : ces photographies montrent le résultat obtenu. Celle de dessous, à droite, représente des débris de machines détruites, mis en tas pour être envoyés en Allemagne : on en faisait des canons. Les autres vues donnent une idée du nombre d'années qu'il faudra pour reconstituer ces industries, sans parler du déblaiement.



En Belgique et en France, la destruction totale du pays était le principal but de la guerre, telle que la concevaient les Allemands. Vainqueurs ou vaincus, Belges et Français ne devaient plus pouvoir, durant de longues années, produire industriellement ni relever leurs fabriques, et pendant ce temps, ils seraient forcés de tout se procurer en Allemagne, où les industries restaient intactes. Ici, ce sont les décombres des usines Cockerill, qu'ils ont anéanties.

LA BELGIQUE INDUSTRIELLE ET L'OCCUPATION ALLEMANDE

Une plaine couverte de brumes et noire de suie, un ciel fuligineux, des hérissements de cheminées fumeuses, une végétation d'agglomérations ouvrières aux briques sales, sur un sol miné, creusé, percé, où les lignes de chemins de fer s'enchevêtront comme les réseaux d'une immense toile d'araignée, tel apparaît au voyageur le Borinage dans une laideur qui ne manque pas de grandeur, ni même de charme pour ses habitants.

*Pays de Charleroi
C'est toi que je préfère...*

dit une chanson locale qui dut être plus d'une fois chantée sur les chemins de l'exil. Car, dans le tumultueux sauve-qui-peut d'août 1914, à l'appro-



VUE DU QUAI D'OUGRÉE-MARIHAYE AVANT LA GUERRE.

che des Barbares, les Borains furent favorisés dans leur fuite en raison de la proximité de notre frontière.

Beaucoup nous ont déjà quittés, préférant la suie du « pays noir » aux verts pâturages de la Normandie et les sombres nuages de fumée de Charleroi et de Mons au soleil du Midi de la France.

Dans quel état ont-ils retrouvé l'industrie qui les faisait vivre ? C'est ce qu'il n'est pas sans intérêt d'exposer au moment où l'on ne parle que de la reconstitution des pays libérés du joug de l'ennemi.

Avant la guerre, le royaume lilliputien de Belgique — le plus petit de l'Europe après le Monténégro — tenait l'une des premières places sur le marché mondial, et il nous suffira de rappeler, pour en donner une idée, qu'avec ses sept millions et demi d'habitants, il faisait pour huit milliards de commerce par an, chiffre plus élevé que celui atteint par le commerce de la Russie avec ses 137 millions d'habitants.

D'Ostende à Liège, de l'Escaut à la Meuse, les puits de mines, les lamoins, les hauts fourneaux, les tôleries, les fonderies, les verreries, les brasseries se succèdent sans interruption.

Camille Lemonnier a parlé quelque part de ce « fourmillant panorama des usines qui, de toutes parts, et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des horizons ».

Les noms des firmes belges étaient connus dans le monde entier. Pour réveiller les souvenirs citons au hasard ceux de la Métallurgie de Couillet, de John Cockerill, d'Ougrée-Marihaye, de la Fabrique nationale d'Armes de guerre, de la Société Solvay et Cie, de Hornu et Wasme, de la Concorde, de Mariemont, de la Cristallerie du Val Saint-Lambert, des Etablissements Simonis, etc.

Les Allemands ont passé par là...

Et si tout n'est pas ruine et deuil, selon l'expression du poète, il ne faut leur en savoir aucun gré ; c'est que pour les besoins de la guerre, qui était leur industrie, ils se sont servis de certaines usines jusqu'à la dernière minute ; c'est également que dans trop d'entreprises, hélas ! ils avaient des intérêts qu'ils ont cru, jusqu'au moment de la catastrophe finale, pouvoir sauvegarder.

L'avenir leur réserve évidemment des désillusions... Mais c'est un fait d'histoire que l'Allemagne avait réussi, avant 1914, à germaniser une notable partie du commerce, de l'industrie et de la finance belges. Le rôle joué dans la conquête pacifique du pays — préface de la conquête à main armée — par le consul général allemand à Anvers, M. H.-A. von Bary, est même trop connu pour que nous y revenions.

C'est par ses agissements ou par ceux de ses pareils que, par exemple, sur cinq membres du conseil d'administration de la Fabrique nationale d'Armes de guerre, qui n'avait plus de national que le nom, trois

étaient Allemands : MM. Louis Hagen, de Cologne ; Max Kosergarten, de Berlin, et P. von Gontard, de Berlin. Le directeur général lui-même, M. Alfred Andri, était d'origine germanique ; de sorte que les Allemands étaient les maîtres de l'arsenal fabriquant l'armement des régiments belges.

Ce fut donc un jeu pour eux, grâce à ces fourriers de l'invasion, que de faire servir l'industrie belge à leurs fins quand ils eurent envahi le pays en août 1914.

L'attitude de l'ennemi fut des plus significatives. Les firmes vraiment belges refusèrent de travailler pour l'armée occupante du moment que leur travail pouvait directement ou indirectement favoriser ses desseins.

Les défaillances ont été si rares, et c'est à l'honneur d'un pays qui a été si cruellement et si longtemps éprouvé, qu'on peut les compter.

Les Allemands se vengèrent en défendant à ces industries de travailler sans des permis spéciaux, accordés avec tant de difficultés que ce fut l'arrêt, la paralysie pour la plupart d'entre elles ; puis ils les réquisitionnèrent purement et simplement, s'y installèrent en maîtres et les exploitèrent pour leur compte.

Les sociétés ou les entreprises belges dans lesquelles les Allemands avaient des intérêts furent moins scrupuleuses. Là où le Boche était en majorité, les portes des usines leur furent ouvertes toutes grandes, et ces établissements auraient pu fonctionner à plein rendement, dès le début de l'invasion, si le patriotisme des ouvriers belges restés au pays n'eût rendu malaisé le recrutement de la main-d'œuvre.

Des statistiques officielles qui viennent d'être publiées, mais dont les chiffres ne sont évidemment pas définitifs, donnent une idée approximative du préjudice éprouvé par l'industrie belge du fait des quatre années et demi d'occupation allemande.

Pour nous en tenir à l'une des principales branches de l'activité économique du pays, la sidérurgie, nous pouvons faire les douloires constatations suivantes : sur 54 hauts fourneaux qui étaient allumés en Belgique quand la guerre éclata, il n'y en avait plus que 6 en activité en 1915 et... un seul fonctionnait encore en 1917...

Le nombre des ouvriers, qui était de 5.289 en 1913, était tombé à 441 en 1917.

Même situation lamentable dans les aciéries. En 1917 il n'y avait plus que 4 établissements en activité sur 29 avant la guerre. Les fabriques de fer, moins éprouvées, restaient en marche au nombre de 23 sur 38, mais le travail y était dépourvu de toute animation.

La production totale des hauts fourneaux était tombée de 2.484.000 tonnes en 1913 à 7.990 tonnes en 1917, et celle des aciéries — acier brut — de 2.466.000 tonnes à 9.530 tonnes.

Le manque de matières premières — de minerai principalement — fut bien pour quelque chose dans la décadence de l'industrie sidérurgique, mais le patriotisme belge y eut une très grande part : combien de directeurs



LES FOURLS PITS D'OUGRÉE-MARIHAYE AVANT LA GUERRE.

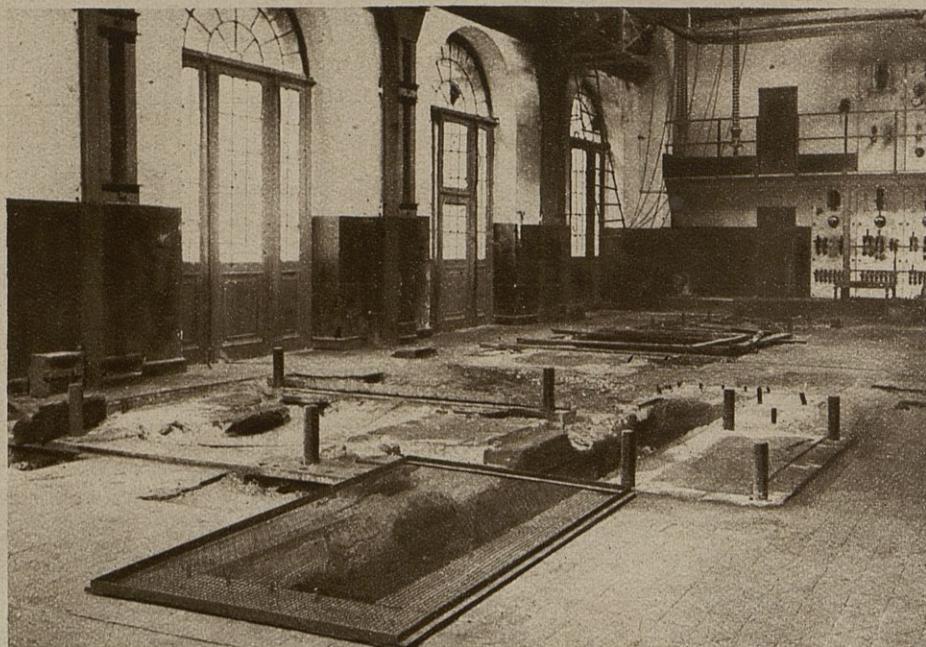
d'usine, d'ingénieurs, de simples ouvriers même, n'ont-ils pas payé de la liberté le refus, pourtant légitime, de travailler pour l'ennemi !

Nous avons dit le traitement de faveur accordé aux firmes germanisées. Les commandes du gouvernement allemand leur réservèrent de planctures bénéfices et l'on cite comme un scandale les millions gagnés par certaines industries du zinc qui étaient entre les mains du groupe Beer-Sondheimer, de Francfort, ou les usines de désargentation d'Hoboken, ou les Produits Tannants d'Hemixen, et bien d'autres que nous pourrions citer.

Les firmes belges furent, au contraire, honteusement pillées et dévastées. Aux Forges de la Providence, cinq trains de lamoins sur neuf ont été détruits ; la division de Marchiennes a été dépouillée de ses cuivres ; les chaudières à vapeur ont été enlevées ou démolies ; les usines de Thyle-Château ont été à peu près complètement détruites ; celles de Sambre-et-Moselle ont été mises au pillage ; tout le matériel fixe ou roulant a été volé, soit : 6 kilomètres de voies, une dizaine de locomotives, 150 wagons et wagonnets, etc. ; des puissantes usines G. Boët il ne reste plus que les murailles.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait entrer dans les détails des dévastations commises.

L'industrie des charbonnages a heureusement été plus épargnée. Cela tient à ce que les Allemands ont exploité les mines jusqu'au dernier moment pour les besoins de la guerre et de leur consommation domestique.



LE GRAND HALL D'UGRÉE-MARIHAYE APRÈS LE PASSAGE DES BOCHES.

On se souvient que, peu de jours avant la fin des hostilités, ils menaçèrent de détruire les puits si l'armistice n'était point conclu à leur gré ; mais, sur la protestation énergique des Etats-Unis, ils n'osèrent pas mettre leur honteux chantage à exécution.

Les charbonnages n'en ont pas moins subi de graves dommages, tant par la manière dont ils ont été exploités que par le manque d'entretien dont ils ont souffert.

Le nombre des mines en activité, qui était de 125 en 1913, avait baissé à 26 en 1917, et le nombre des ouvriers avait été, pendant la même période, réduit de 145.000 à 111.000. Quant à l'extraction, elle est tombée de 22.840.000 tonnes en 1913 à 16 millions en 1914, à 14 millions en 1915, à 16.800.000 en 1916 et à 14.900.000 en 1917.

Les chiffres de 1918 qui viennent d'être publiés accusent un total de 13.880.000 tonnes, extraites par 110.000 ouvriers.

Les autres industries ont été très durement éprouvées, et des dossiers rassemblés par le Comité Central Industriel il résulte que les pertes de toute nature subies par les entreprises belges — chômage compris — peuvent être évaluées à 10 milliards au minimum.

Les deux plus grosses entreprises métallurgiques du pays : la Cockerill et la Providence, ont subi, à elles seules, chacune respectivement pour 50 millions et 75 millions de pertes, calculées aux prix de 1914.

On s'explique, dans ces conditions, la haine profonde que les Belges ont vouée à leurs envahisseurs et qu'ils entendent manifester par des actes. « Plus de Boches ! » c'est le mot d'ordre qui court d'un bout du pays à l'autre, et le travail d'épuration est déjà commencé. Les sociétés qui avaient des administrateurs allemands dans leurs conseils les chassent les uns après les autres, à commencer par la Fabrique nationale d'Armes de guerre. La Compagnie des Métaux Overpelt-Sommel vient de mettre à la porte le groupe Beer-Sondheimer ; la Compagnie Continentale du Pegamoïd vient de révoquer M. F.-G. Gebhard, de Fribourg-en-Brisgau ; l'Union Electrique vient de se rendre indépendante de la fameuse A. E. G. de Berlin.

Et la chasse continue.

Le premier soin des agents de change de Bruxelles, en rouvrant la Bourse des valeurs mobilières, a été d'en interdire l'accès aux sujets des puissances ennemis. L'application de la mesure sera particulièrement sensible aux Allemands qui y régnaient en maîtres avant la guerre.

Tout récemment, la Chambre syndicale des Marchands de fer s'est engagée, à l'unanimité de ses membres, « à ne plus rien acheter à une maison allemande ».

Elle a également protesté contre la situation paradoxale des entreprises dans lesquelles les Allemands avaient des intérêts. Comme elles ont évité le pillage et la dévastation, grâce à leur complaisance pour l'ennemi, qui leur a même facilité la constitution de stocks importants de matières

premières, elles se trouvent en mesure de fonctionner dès maintenant et d'offrir leurs produits à des prix sensiblement plus avantageux que ne le pourraient faire les entreprises, vraiment belges, restées fidèles au devoir patriotique.

Il y avait là une injustice criante dont l'opinion s'était émue à juste titre, et qui n'a pas laissé le gouvernement indifférent.

Sous la réserve de quelques mesures particulières qui, dans cet ordre d'idée, restent à prendre, il faut admirer l'effort qui vient d'être accompli au cours des trois derniers mois par l'Etat aussi bien que par les particuliers.

Le Belge s'est révélé, une fois de plus, l'homme de labeur obstiné qui ne connaît pas d'obstacle.

Le gouvernement, en attendant des réparations et des indemnités qui tarderont forcément à venir, s'est préoccupé de fournir aux industriels des machines et des matières premières. Une société nationale de crédit à l'industrie vient d'être constituée avec son concours. Le gouvernement britannique et les banques américaines lui ont ouvert, d'autre part, d'importants crédits.

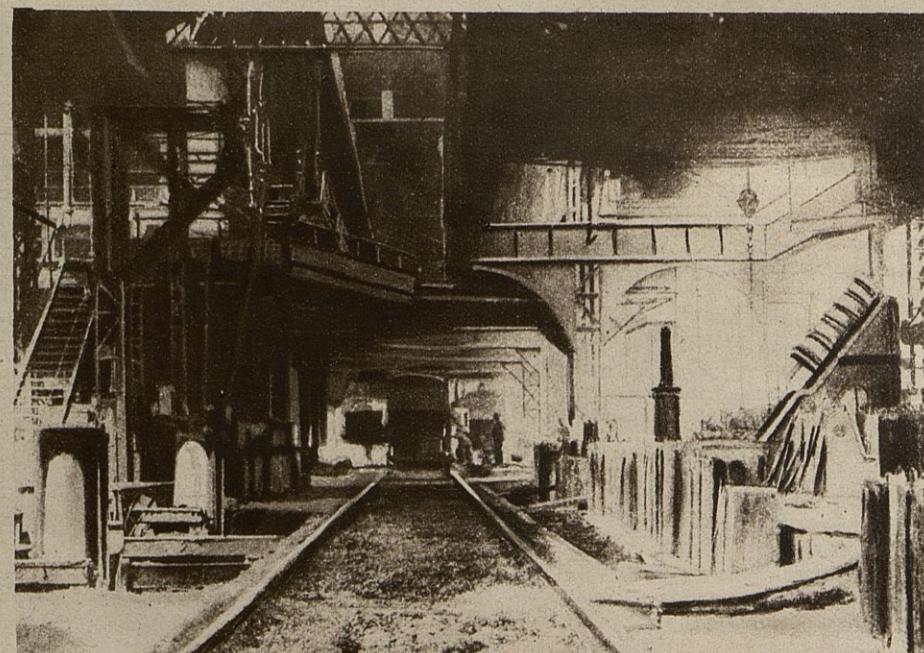
Les initiatives privées ne sont pas moins heureuses. Il est question du regroupement des treize principales entreprises belges en un trust puissant dont le capital serait de 300 millions et qui spécialiserait les usines dans diverses fabrications pour utiliser rationnellement le matériel et diminuer le prix de revient. À l'heure actuelle, onze firmes auraient donné leur adhésion, et il n'y aurait plus que Cockerill et les usines G. Boët qui hésiteraient encore à entrer dans l'organisme projeté.

Heureusement que l'on agit pendant que l'on discute. Grâce à l'activité de leurs dirigeants, les sociétés métallurgiques seront bientôt en état de refonctionner partiellement. Ougrée-Marihaye vient de rouvrir son usine de Rodange ; deux hauts fourneaux fonctionnent normalement ; et le tour de l'aciérie viendra prochainement. Telle est la première manifestation qu'il soit donné de constater de la reprise de l'industrie sidérurgique. Quant aux charbonnages, l'extraction y redéveloppe normale mais leurs exploitants ont à faire face à de très fortes augmentations de matières qui les gênent considérablement. C'est ainsi que, les bois étrangers ne leur parvenant pas, ils doivent employer pour les travaux de boisage des bois du pays qu'ils paient jusqu'à 100 francs le mètre cube.

Reste encore un sujet d'inquiétude qui n'est pas particulier à telle ou telle industrie : les exigences de plus en plus fortes de la main-d'œuvre qui réclame jusqu'à 100 % d'augmentation de salaires pour beaucoup moins d'heures de travail.

Mais les détails ne doivent pas nous faire perdre de vue l'ensemble, et, par ce que nous venons d'exposer, on peut se rendre compte que l'activité et le labeur tenace des industriels belges auront tôt fait de reconquérir à leur pays la place qu'il tenait, dès le moyen âge, parmi les nations industrielles, c'est-à-dire l'une des premières.

Il est, en effet, une chose curieuse à noter en concluant cet examen de la Belgique industrielle, c'est que l'exploitation du charbon est d'origine belge. Le mot houille, désignant le charbon de terre, dérive du nom de Jean Hulot, un mineur liégeois qui vivait au XII^e siècle. Certaines « kerbenières » — c'est ainsi que l'on désignait alors les charbonnages,



L'ANCIEN HALL DE COULÉE DES ACIÉRIES D'UGRÉE-MARIHAYE.

dans le dialecte du Hainaut — remontent à cette époque lointaine. Ce sont des Belges de la province de Liège qui ont apporté les premiers perfectionnements dans l'industrie des hauts fourneaux.

Encore quelques mois, donc, de patience et d'efforts et la plaine belge aura repris sa physionomie d'autrefois, et les Borains pourront reprendre leur chant favori :

*Pays de Charleroi
C'est toi que je préfère...*

M. DE MONLAUR.

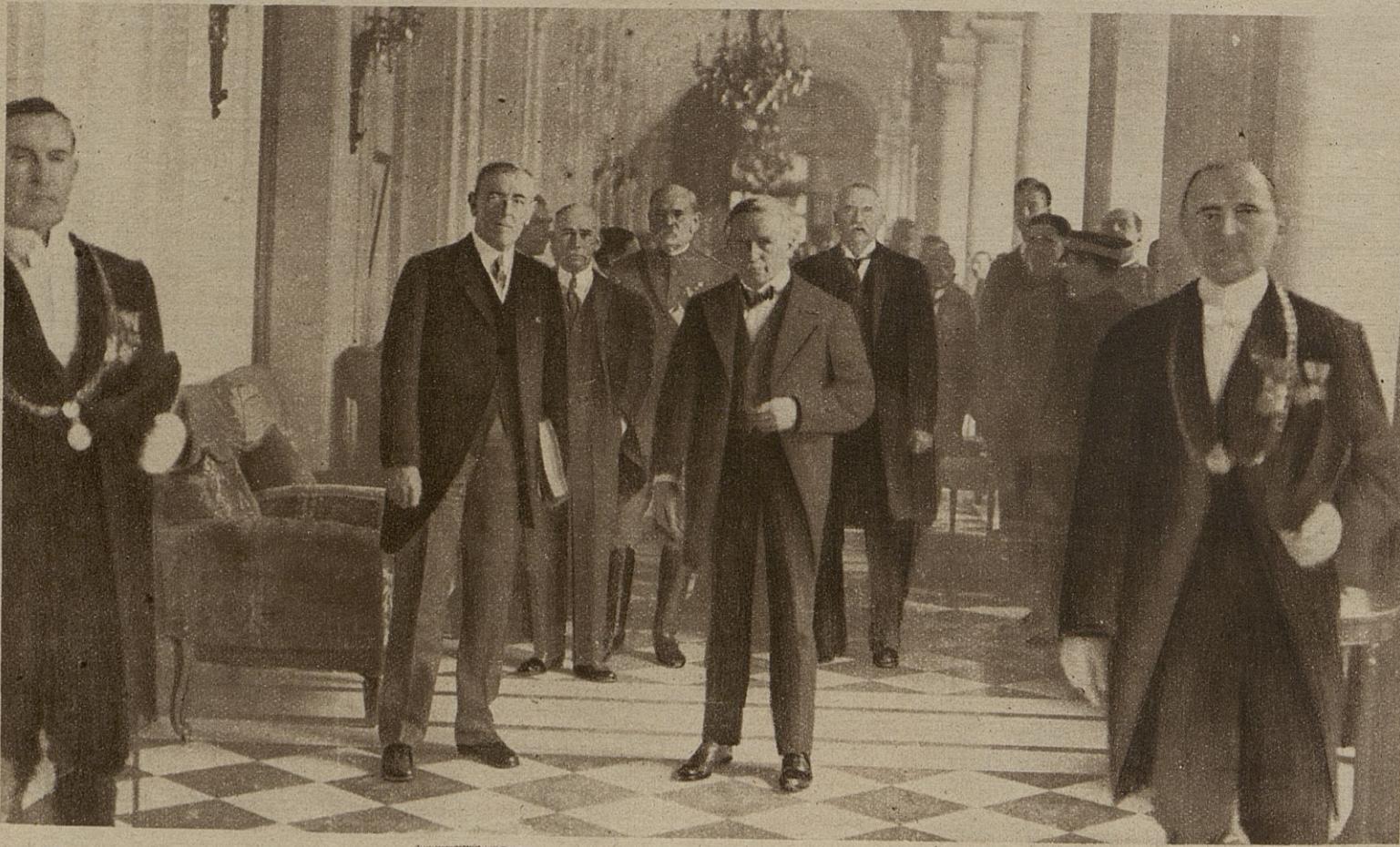
M. ORLANDO ACCLAMÉ PAR TOUTE L'ITALIE



On voit dans le médaillon des manifestants qui promenaient par les rues des pancartes portant des devises ou des protestations irrédentistes, telles que : « Fiume et la Dalmatie ou la mort ! » Il en était de même dans toutes les grandes villes.

C'est par la réception qu'il a faite à M. Orlando, lorsque celui-ci, ayant quitté brusquement la Conférence de la Paix, rentra en Italie, que le peuple italien a répondu au message par lequel le président Wilson lui suggérait de renoncer à Fiume. Les manifestants emplissaient toutes les gares et saluaient de leurs ovations le premier ministre. A Rome, ces photographies en témoignent, on eût dit que toute l'Italie s'était rassemblée à la gare pour l'acclamer.

LA JOURNÉE HISTORIQUE DE VERSAILLES



Il était interdit de prendre des photographies dans la salle où se tenait la séance. Les reporters se dédommagent dans les couloirs du palais. C'est ainsi que nous pouvons montrer le président Wilson et M. Lloyd George, à leur sortie, échangeant leurs impressions. Derrière eux sont le colonel House et le général Bliss. Au premier plan, deux huissiers du ministère des affaires étrangères voient par la même occasion leurs traits reproduits sur un document historique.



Seuls les délégués et leurs secrétaires étaient, ainsi que quelques représentants de la presse, admis dans la salle de la séance. Mais dans les couloirs se pressait une foule de personnalités et d'officiers alliés, avides de voir quelque chose de la scène où se fixait le sort de l'Allemagne. Ceux-ci, perchés sur des chaises, sur des guéridons, pouvaient lire sur la physionomie de M. de Brockdorff-Rantzau les émotions qu'il éprouvait en entendant la condamnation de son pays.

LA REMISE DU TRAITÉ DE PAIX AUX PLÉNIOPOTENTIAIRES ALLEMANDS



Versailles, qui a vu en 1871 la proclamation de l'empire allemand, vient de voir la consécration de sa défaite. Le 7 mai, au Trianon-Palace, M. Clemenceau, président de la Conférence de la Paix, entouré du président Wilson, de MM. Lloyd George et Orlando et des autres délégués des nations alliées, a remis à M. de Brockdorff-Rantzau, premier plénipotentiaire allemand, le texte des conditions de la paix que les alliés accordent à l'Allemagne. Les plénipotentiaires allemands occupent la table de gauche. Ce sont, d'avant en arrière, MM. Schucking, Giesberts, de Brockdorff-Rantzau, qui a devant lui le volume des conditions de paix, sur lequel sont posés ses gants; puis MM. Landsberg, Leinert et Melchior. Derrière eux, leurs secrétaires. La photographie est prise au moment où M. Clemenceau, que l'on ne voit pas ici, mais vers qui sont tournés les assistants, adresse à M. de Brockdorff-Rantzau la sévère allocution qui accompagne la remise du document et que toute la délégation allemande écoute, tête basse et la mort dans l'âme.

LE PREMIER MAI A LONDRES



Le 1^{er} mai, qui à Paris a été lugubre et marqué par de regrettables bagarres, a été à Londres une vraie journée de fête populaire. La fête du travail coïncide avec la fête de la reine, que les enfants des écoles célèbrent en portant des fleurs à l'église Saint-Martin-des-Champs. Dans le médaillon, trois jeunes filles travesties symbolisent le travail et le printemps. A gauche, c'est une grande manifestation parcourant les rues avec ses bannières, et à droite, une voiture de laitier fleurie.



LE PREMIER COUP DE PIOCHE DONNÉ AUX FORTIFICATIONS DE PARIS PAR LES REPRÉSENTANTS DE LA VILLE

Les fortifications de Paris vont disparaître

Le 5 mai 1919 restera une date mémorable dans l'histoire de Paris ; c'est dans la matinée de ce jour-là que fut donné officiellement le premier coup de pioche aux fortifications de Paris ; nous disons officiellement, car quelques jours auparavant une équipe de terrassiers appartenant à une coopérative avaient attaqué le talus à la porte de Clignancourt.

Donc, le 5 mai, à 10 heures du matin, MM. Chassaigne-Goyon, président du conseil municipal de Paris, et Autrand, préfet de la Seine, entourés de nombreux conseillers municipaux et de fonctionnaires de la Ville, ont inauguré les travaux de démolition en donnant quelques coups de pioche dans le béton de la muraille.

Cette fois, c'est bien la fin des « fortifs ». Vingt fois condamnées, elles avaient toujours résisté et, conséquence paradoxale, elles sont les victimes de la guerre bien que l'ennemi n'ait pu approcher d'elles ; elles vont disparaître parce qu'elles n'ont servi à rien.

Rarement solution d'intérêt public attendit un si grand nombre d'années. Ce fut le 20 novembre 1882, lors d'une séance du conseil municipal, que M. Yves Guyot parla le premier de démolition ! Mais, ensuite, il y eut d'incessants débats entre la Ville de Paris, le département de la Seine et l'Etat. Des démarches pressantes se succédèrent, des ligues se formèrent. On organisa des campagnes de presse. Chaque année, les hygiénistes réclamaient la mise à bas immédiate. Ils voulaient des espaces libres, des parcs, des terrains de jeux... Les militaires, eux, souriaient depuis longtemps devant ces travaux d'un art désuet et qui n'intéressaient plus que l'archéologie. Cependant les « fortifs » tenaient bon contre tous les votes, toutes les excommunications, tous les blâmes...

Rappelons brièvement l'origine de cette enceinte qui est liée à la vie politique de Thiers. L'atmosphère diplomatique de l'Europe était orageuse en 1840 et le célèbre homme d'Etat, quelque peu inquiet, fit voter le projet d'une enceinte fortifiée au mois de septembre de la même année. Il y eut beaucoup d'opposants. Ayant même que de naître, les fortifications de Paris firent écrire beaucoup et discouvrir encore mieux. Ce fut un poète qui, tout de suite, se proclama adversaire des défenses nouvelles : M. de Lamartine. Il les décria en se plaçant, non au point de vue esthétique, comme on pourrait croire, mais bien au point de vue militaire. L'auteur de *Jocelyn* croyait aux progrès de l'artillerie...

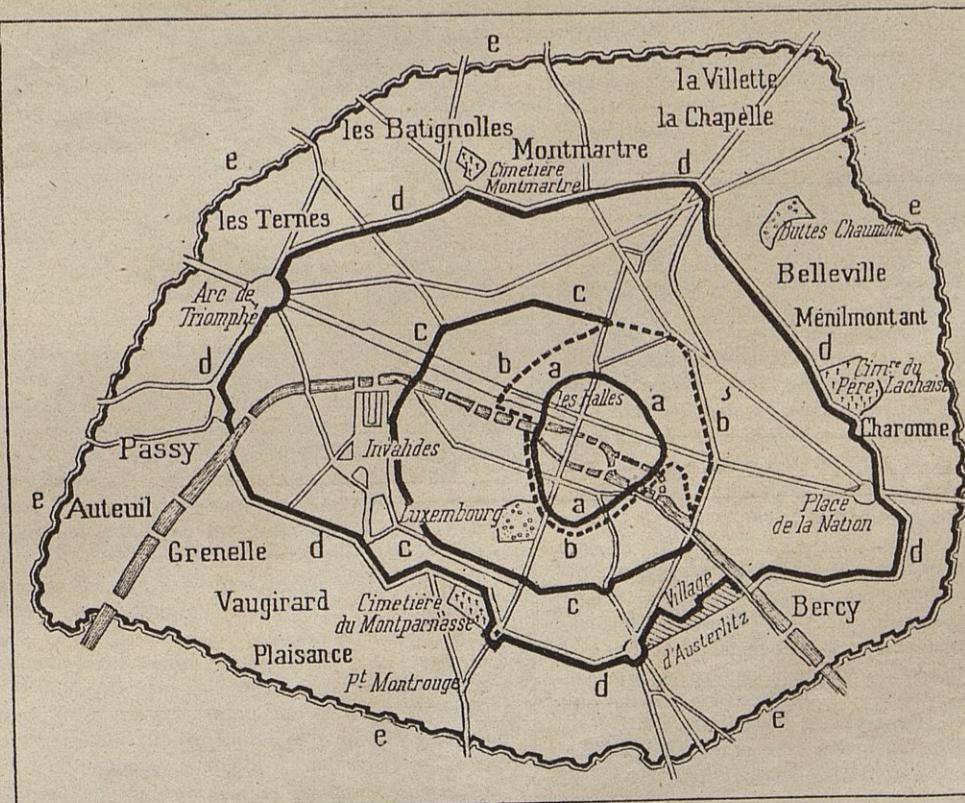
Parmi les partisans du projet, nous voyons l'illustre savant François Arago, alors député des Pyrénées-Orientales. Il prononça, à la Chambre, le 29 janvier 1841, un long discours qui fut publié en une forte brochure intitulée *Sur les fortifications de Paris*. Arago y attaque d'abord ceux qui veulent pour la capitale une enceinte de forts détachés. Il faut une enceinte continue. Et le fameux député cite à l'appui de sa thèse le maréchal de Vauban qui, dès la fin du dix-septième siècle, préconisa ce système de défense auprès de Louis XIV. Puis il insiste sur cette idée que c'est le peuple de Paris qui défendra lui-même sa ville pendant que les troupes éprouvées tiendront la campagne. Car, dit-il, la France « ne doit pas s'imaginer qu'on l'attaquera désormais avec de faibles armées ». Et François Arago amène, peu à peu, cette conclusion qui semble aujourd'hui d'une grande hardiesse : « Avec une enceinte bastionnée et revêtue, Paris serait imprenable. »

Après toutes les discussions les plus ardentes, le projet fut enfin voté. La construction de « l'enceinte continue » demanda cinq ans.

Or le malheur voulut que, dès 1859, l'apparition de l'artillerie rayée augmentant la portée des canons rendit la protection de ces travaux défensifs absolument inefficace. On le vit bien en 1870. Mais les fortifications donnèrent une sorte d'appui moral, si l'on ose dire, à quelques timorés. La capitale eut une belle tenue. Le fossé et les murs d'escarpe en imposèrent. Certains vieillards, à l'heure actuelle, se souviennent encore

avec émotion des gardes nationaux qui, durant l'hiver de l'Année terrible, étaient de faction sur les remparts. Ils revoyaient par la pensée ces hommes, soigneusement emmitouflés, les deux mains appuyées sur le canon de leur chassepot, dans des paysages de neige...

Au cours de la récente guerre, les « fortifs » connurent aussi quelques heures de bravoure. D'abord, durant les mauvais jours de la fin d'août 1914. On remua de la terre sur les talus. Puis des arbres furent abattus près de certaines portes de la ville. Et l'on installa même, en toute hâte, des « chevaux de frise » inattendus sous les yeux des curieux qui commençaient à s'émuvoir... Heureusement pour la grande cité, il y eut, sur l'Ourcq et sur la Marne, les poitrines de nos héroïques soldats, barrière autrement efficace que des obstacles périlleux, bons tout au plus à arrêter une antique charge de cavalerie.



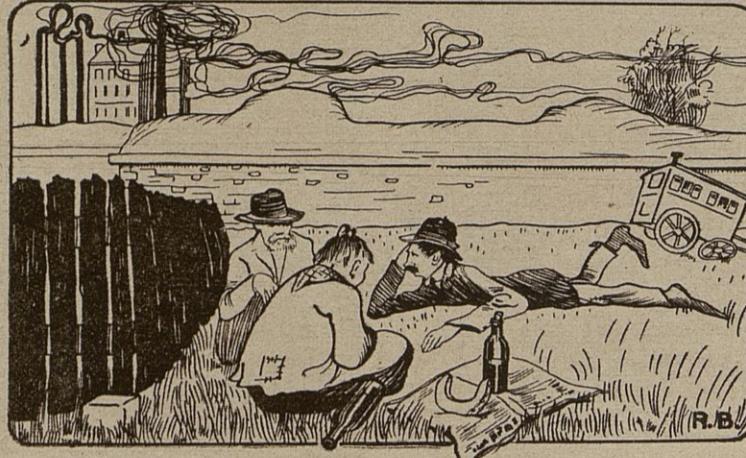
LES ENCEINTES SUCCESSIVES DE PARIS.

aa. Enceinte sous Philippe-Auguste (1190). — bb. Enceinte de Charles V (1370). — cc. Enceinte des XVI^e et XVII^e siècles. — dd. Mur d'enceinte de la fin du XVIII^e siècle. — ee. L'enceinte actuelle

Vers la fin du conflit mondial, les « fortifs » récurrent pourtant leur blessure de guerre. Ce fut pendant un bombardement de Paris à longue portée, le 6 août 1918. L'une des « berthas », dissimulée vers Guiscard, envoya dans les airs son aveugle projectile qui vint éclater au creux du fossé de l'enceinte, près de la Porte Maillot. Il ne fit que du bruit — sans aucun mal.

Mais, surtout, nous y aurons contemplé là, en ces années belliqueuses, des jardins potagers... Contraste éloquent ! Nous vîmes de plantureux carrés de choux, et l'on vint « ramer » des petits pois en ces lieux qu'avaient dessinés, jadis, les plus subtils ingénieurs de la fortification permanente...

La pioche des démolisseurs va, cependant, détruire bien du pittoresque. Car ces ouvrages militaires, avec leurs talus, leurs glacis et leur zone dite « de servitude », furent, durant de longues années, la campagne illustrée et rapprochée des citadins auxquels les Trouville et les Dinard sont refusés... Vers le printemps, il y a, parmi l'herbe haute, des boutons d'or et des pissenlits. Des acacias embaument l'air de leur parfum tiède. Les soirs d'été, on va sur les remparts respirer la brise fraîche venue des lointains agrestes et l'on rêve de pays inconnus tandis que la nuit bleuit toutes



LA TRANCHE DE MELON ET L'ANCIEN « LITRE A SEIZE ».

chooses. Au cœur des travailleurs harassés et des boutiquiers timides naissent alors des émois de voyageurs et de poètes...

Il y a aussi les déjeuners sur l'herbe, des repas très simples où la tranche de melon voisine avec l'ancien « litre à seize ». Des amoureux parlent à voix basse en se tenant les mains. Heureux, ivres d'espace, des chiens bondissants se poursuivent en des steeple-chases frénétiques. Et l'on ne réveille pas le dormeur tranquille, quelque vieux philosophe — un mendigo ou un homme-sandwich — enfoncé dans le nirvana du rêve. Tout cela compose des bucoliques dérisoires et charmantes...

Surtout, ce fut le paradis terrestre des enfants. C'est là d'où ils pouvaient faire planer les cerfs-volants (jeu abandonné aujourd'hui), ces énormes cerfs-volants multicolores retenus par cent mètres de ficelle ! Des marmots y ont joué à la « petite guerre » avec des fusils d'un « Noël » précédent, au son d'un minuscule tambour, les mêmes marmots qui, plus tard, devenus hommes, devaient faire la grande guerre européenne en vrais soldats.

Et cette enfance, l'hiver, par les jours de neige, s'exerce encore à d'autres jeux, au ski, par exemple, ou bien dévale, en des traîneaux improvisés, les pentes des talus qui sont pour eux des Alpes en miniature.

Quant à la « zone », elle est vraiment curieuse avec ses cabanes construites en planches et suivant tous les styles. Il y a là des jeux de boules, des mastroquets, des roulettes auprès desquelles un cheval brote l'herbe poussée entre les gravats. Toute une population y vit, misérable et fantaisiste à la fois, chiffonniers méticuleux, vagabonds soucieux de liberté ou simples réfractaires...

Les différents aspects de ces paysages artificiels et d'une originalité soutenue inspirent les peintres. A l'instar de la Bretagne ou de la Normandie, les fortifications ont leur iconographie. Parmi les artistes de valeur qui les ont fixées sur la toile et les ont évoquées sous toutes les lumières et dans la diversité des saisons, citons Raffaëlli comme le plus pénétrant d'entre eux. Il se distingua par sa facture savante et lâchée et, dans la gamme de ses gris, par une délicatesse extrême, presque morbide.

Quelques dessinateurs humoristes se sont arrêtés parfois sur la zone afin de « croquer » les silhouettes de « biffins » vêtus de complets étranges, de « laissés pour compte », dont la provenance est diverse et mystérieuse.

Mais la littérature qui concerne les fortifications est encore plus importante. Les meilleurs écrivains y ont participé.

J.-K. Huysmans, réaliste et disciple de Zola, s'enthousiasma de bonne heure et tomba en arrêt devant ces sites plébériens. Il braqua sur les paysages de la banlieue ses yeux prodigieux de « peintre en prose », des yeux qu'il tenait des peintres flamands, ses ancêtres. En ses *Croquis parisiens*, il nous donna une *Vue des Remparts du Nord-Paris* qui restera parmi les plus belles pages où triomphe sa manière âpre et raffinée. Rappelez aussi une étude de lui intitulée *Autour des fortifications*, datée de 1886, et que des « bois » d'Auguste Lepère illustrent superbement.

Jean Lorrain, amateur de sensations étranges et troubles, situa dans cette campagne originale quelques personnages de ses livres. M. de Phocas y connaît là de fiévreuses solitudes.

François Coppée, lui, Parisien entre tous, se promena, attendri et un peu gavroche, dans ces lieux familiers à son enfance. Puis il les chanta avec tout l'abandon d'un cœur qu'il avait excellent et prompt à s'émouvoir :

Je suis un pâle enfant du vieux Paris et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.

Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.

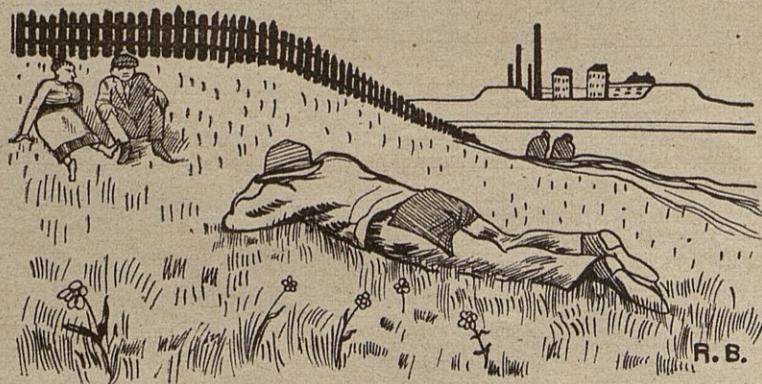
Oui, cette nature si caractérisée, ces petits vallons herbeux, cette zone râpée et singulière, tout cela va disparaître... L'aspect de Paris en sera passablement changé. Certains s'attendrissent sur ces ruines prochaines. Car nous nous attachons parfois d'une manière inconsidérée aux choses qui nous ont vus grandir. Les rêveurs ou les « égotistes » diront avec Baudelaire :

...la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

Mais d'autres penseront que la grande cité, ayant enfin fait éclater le corset trop étroit de ses murs, va s'étendre en une superficie imposante, presque démesurée... Et puis, cette démolition nous donnera de l'air, cet air pur dont nous avons besoin. Les hygiénistes, en effet, ont établi depuis longtemps qu'il est nécessaire aux vastes agglomérations humaines d'avoir des espaces libres pour respirer. Les maladies épidémiques, ainsi que la redoutable tuberculose, ont décrû dans d'autres capitales mieux aérées. Car il faut savoir que notre ville — unique au monde et qui attire tant de visiteurs — est très pauvre en parcs et en promenades. Voici, à cet égard, quelques chiffres éloquents. Paris a 46 parcs d'une superficie totale de 262 hectares. Or Vienne possède 4.500 hectares, Londres 752 hectares avec 224 parcs et Berlin 554 hectares avec 20 parcs !

Il est absolument indispensable que l'air souillé par les fumées d'usines et les poussières des rues soit revivifié au moyen d'arbres abondants. C'est là un des plus puissants remèdes contre la tuberculose qui sévit avec tant de rigueur sur notre pays. Nous devons avoir, sur les terrains de la zone, des parcs, des pelouses vertes, des jardins fleuris où les enfants essaieront leurs premiers pas et où les Parisiens, aux heures de repos, pourront respirer largement.

Il restera encore une grande place à résérer aux terrains de jeux dont l'utilité n'est pas contestable. Les journaux sportifs ont mené depuis de longues années les plus ardentes campagnes pour que des emplacements



QUELQUE VIEUX PHILOSOPHE...

considérables soient donnés, sur la zone devenue libre, aux sociétés de sports afin que s'exercent les jeux athlétiques : foot-ball, tennis, course à pied, etc... Rien de précis n'est encore prévu à cet égard. Mais les demandes ont été prises en considération. Car il est indispensable, en effet, que les jeunes gens puissent se donner les récréations saines qui entretiennent leur vigueur et les éloignent de toutes les mauvaises suggestions qu'une grande ville peut offrir.

Il nous faut les habitations à bon marché, aux logements salubres et confortables, où le héros de la grande guerre, redevenu ouvrier ou employé, pourra goûter de nouveau les joies calmes et profondes du foyer. Il nous faut des parcs, avec leurs arbres bienfaits sous lesquels viendront s'ébattre nos enfants qui sont la race de demain. Il faut à la jeunesse des terrains de jeux où elle pourra exercer ses muscles et son adresse, préparant ainsi les âmes et les corps aux luttes ardues que la France devra bientôt soutenir dans le domaine économique.

Soyons confiants et fiers ! Après le furieux cataclysme qui a secoué l'Europe, Paris, dans les labours retrouvés de la paix, deviendra la ville géante, la capitale immense de l'Avenir.

ROBERT BEAUFORT.



ECHO S



LES MOUVEMENTS DE LA TERRE

Parmi les nombreux mouvements de la terre il y en a deux de particulièrement curieux. L'un est lent et intermittent : c'est le mouvement de la marée terrestre, de la marée de l'écorce. Deux fois par jour le sol se soulève, sous nos pieds, d'une hauteur qui atteint 30 centimètres sous la latitude de Paris et de 50 centimètres à l'équateur, lors des pleines lunes équinoxiales. Ce soulèvement de l'écorce est une marée véritable, comparable à celle des océans, et reconnaissant la même cause, l'attraction par la lune. La lune, qui soulève le niveau des eaux d'un mètre environ, soulève aussi la croûte terrestre.

Très différent de ce mouvement lent et alternatif est l'autre mouvement dont nous voulons parler et qui est rapide et continu. C'est du déplacement de notre univers qu'il s'agit. La voie lactée dont fait partie le système solaire se déplace avec une grande vitesse ; et tous les éléments qui en font partie se déplacent avec la même rapidité. On a constaté depuis peu que ce déplacement est de 598 kilomètres à la seconde, à quelques kilomètres près. Le chiffre de 598 est le plus bas qu'on ait calculé : on a trouvé aussi le chiffre de 670 kilomètres. Quelques kilomètres de plus ou moins, cela importe peu. Retenons seulement qu'avec l'ensemble de la voie lactée nous nous précipitons dans l'espace, dans la direction de la constellation du Capricorne, à raison de 600 kilomètres par seconde. Cela ne nous empêche pas de courir, en même temps, avec notre soleil, vers un point d'Hercule, voisin de Véga, à raison de 20 kilomètres par seconde, et encore de tourner autour du sol à raison de 29 kilomètres à la seconde. Nous nous donnons beaucoup de mouvement...

LES ESSAIS D'UN DIRIGEABLE GÉANT BRITANNIQUE

Le voyage d'essai du nouveau dirigeable "R-33'S" construit par la maison Armstrong Whitworth and C°, à Barlow, dura trois heures et demie et fut satisfaisant.

Pendant toute la durée de l'essai, l'aérostat s'est maintenu en communication ininterrompue avec la terre, par téléphonie et télégraphie sans fil.

Au début du voyage, le capitaine ordonna une vitesse de 40 à 50 milles à l'heure, puis la porta à 60 milles — environ 96 kilomètres — à l'heure.

Le dirigeable, dont l'enveloppe en forme de torpille mesure 223 mètres de long sur 27 de diamètre et recouvre 19 ballonnets remplis d'hydrogène, pèse environ 30 tonnes et est muni de cinq moteurs de 250 chevaux.

QUELQUES CHIFFRES

Ils se rapportent aux dimensions et à l'âge de l'univers et sont donnés par un astronome américain éminent, M. H. Shapley, dans la revue anglaise *Nature* (13 mars). Il en est de confondants. Ainsi l'étude des amas d'étoiles montre que la voie lactée, telle qu'on la connaît, aurait un diamètre qui serait d'environ 500.000 années-lumière : un diamètre tel que la lumière des étoiles d'un bout n'arriverait à l'autre bout qu'en 500.000 ans. Et la lumière fait 300.000 kilomètres à la seconde...

D'autre part, d'après de récentes recherches, la terre serait, à en juger par des méthodes d'évaluation diverses, beaucoup plus âgée qu'on ne croyait. Ainsi les roches sédimentaires les plus anciennes auraient environ un milliard et demi d'années d'âge. Le soleil, lui, n'aurait pas diminué de rayonnement depuis plus d'un milliard d'années.

Cela permet d'espérer qu'il nous chauffera longtemps encore : peut-être assez longtemps pour qu'avant de périr l'humanité soit devenue raisonnable.



LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"

Un certain nombre de donatrices de fanions nous demandent le nom de l'aviateur américain destinataire de leur gage de sympathie. Nous devons les prier de vouloir bien attendre quelque temps, la direction de l'aéronautique américaine ayant décidé d'envoyer les fanions en Amérique pour être distribués là-bas. Chaque aviateur, une fois en possession de l'aimable don de nos lectrices, nous fera connaître son nom et son adresse et alors seulement nous serons en mesure de renseigner les donatrices. Ce procédé demandera, malheureusement, un certain temps, aussi prions-nous les lectrices du *Pays de France* de vouloir bien patienter un peu, — et nous leur renouvelons tous nos remerciements de s'être associées à cette manifestation de sympathie à l'égard de l'armée américaine.

FANTAISIES LUNAIRES

La lune serait un peu fantasque, un peu capricieuse. Elle n'obéirait pas tout à fait aux lois que l'on croit établies. Il y aurait un peu d'anarchie dans son cas. Et c'est pourquoi on a coutume, parmi les astronomes, de veiller de très près sur les éclipses.

On calcule celles-ci d'avance avec une grande précision, c'est entendu. Jamais l'éclipse annoncée ne fait défaut, et jamais on ne voit se produire une éclipse qui n'a pas été annoncée. Mais c'est sur l'heure exacte du phénomène qu'il y a du flottement. On ne la prévoit qu'à quelques secondes près. Et on a vu des éclipses se produire un peu en retard ou un peu en avance sur l'heure annoncée.

Ainsi l'éclipse de lune de 1918 (8 juin) s'est produite avec 17 secondes d'avance. Cela tracasse les astronomes. Car ces avances ou retards leur prouvent qu'il y a une cause de perturbation qu'ils ignorent. Quelque force existe qui modifie légèrement le mouvement de la lune, et il est désagréable aux astronomes de voir qu'ils ne la connaissent pas. Mais ils n'ont pas dit leur dernier mot et comptent bien arriver à résoudre l'éénigme.

GRANDES DISTANCES DE VISIBILITÉ

De divers points de la France on a signalé la possibilité de voir, quand le temps est favorable, des montagnes situées à grande distance. C'est ainsi que de Nice et de Monaco on aperçoit les montagnes de la Corse à 190 kilomètres. De même, du ballon d'Alsace on voit très bien, par-dessus le Jura, le mont Blanc et la chaîne des Alpes, à une distance plus grande. De Langres aussi, on voit le mont Blanc à 245 kilomètres.

On voit le mont Blanc de plus loin encore, du Puy-de-Dôme. La distance est de 303 kilomètres. On l'aperçoit de plus loin encore, à la lunette, des Pyrénées, du pic du Midi, le matin, vers l'époque du solstice d'été.

Dans les mêmes parages, de Marseille, à Notre-Dame-de-la-Garde, on voit le mont Canigou se projeter sur le disque du soleil couchant, du 10 au 13 février et du 28 au 31 octobre. La distance est de 253 kilomètres. Or, en réalité, une ligne droite menée de Marseille au Canigou passe par son milieu à 120 mètres au-dessous du niveau de la mer, en raison de la sphéricité de la terre. Si l'on voit le Canigou de Marseille, cela tient à la réfraction, à ce que le rayon visuel est courbé par l'atmosphère et rabattu vers la terre.

Du Puy Mary, dans le Cantal, on voit à la fois les Alpes et les Pyrénées : le mont Blanc à 335 kilomètres et la Maladetta à 315 kilomètres. Ce semble être la distance de visibilité la plus grande en France.

On cite bien un cas de visibilité à 350 kilomètres, mais cela se présente hors de nos frontières. Ce cas est celui du mont Viso qui serait visible du sommet de l'Ortler, à 350 kilomètres de distance.

PLUIE DE POUSSIÈRES EXTRAORDINAIRE

De tout temps on a vu se produire des pluies de poussières. Et les météorologues s'amusent à calculer la quantité de matière terrestre qui peut, sous forme de poussière, être véhiculée par l'atmosphère.

Une de ces pluies a été récemment observée, qui a été d'une importance exceptionnelle. Elle s'est produite, le 9 mars 1918, dans les Etats d'Iowa, Wisconsin, Michigan et de Vermont et a couvert au moins une superficie de 270.000 kilomètres carrés. Sur cette surface la pluie de poussières a déposé plus d'un million de tonnes de matières organiques et inorganiques, parmi lesquelles prédominaient les inorganiques : feldspath, quartz, opale, etc.

On a pu très bien se rendre compte de la composition de cette poussière : celle-ci, en bien des endroits, tombait sur la neige et dès lors ne se confondait pas avec la poussière locale.

L'origine de ces matières apportées par l'atmosphère est très évidente. On a constaté qu'une perturbation cyclonique avait traversé le continent, après l'avoir abordé au nord de la Californie, le 7 mars. Et d'autre part, de forts courants ascendants avaient régné, le 5 mars, sur le nouveau Mexique et l'Arizona, soulevant des tempêtes de sable qui incommodèrent fort les camps militaires de la région. C'est dans ces régions arides que le vent s'est chargé de poussières qu'il a transportées à des milliers de kilomètres de distance.

LA RÉSISTANCE DE LA TERRE À LA CHARRUE

On parle souvent dans des milieux qui portent plus d'intérêt à l'agriculture qu'ils n'y apportent de compétence, comme si le travail de la terre par la charrue était chose uniforme et régulière. C'est, au contraire, chose très variable demandant des efforts qui diffèrent considérablement selon le sol et selon le moment aussi.

Le sol varie d'un point à un autre, selon sa nature et sa composition ; il varie aussi, au même point, selon la saison, selon qu'il est sec ou humide. Et si telle forme de charrue convient au labourage d'une terre à l'état humide, c'est une autre forme qui conviendra si la terre est sèche.

Le travail à faire varie beaucoup d'importance selon les conditions. Ainsi, d'après M. Ringelmann, la traction est de 47 kilos par décimètre carré pour un sol contenant 15 % d'eau ; de 46 kilos pour le même sol avec 11 % d'eau ; de 70 kilos, pour le même toujours, avec 6 % d'eau, et enfin de 78 kilos quand le taux d'humidité est inférieur à 4 %.

Dans la même terre on compte à peine un aiguisage de soc par hectare, quand elle est humide ; quand elle est sèche, il en faut seize.

EMMAGASINEMENT DE CHALEUR

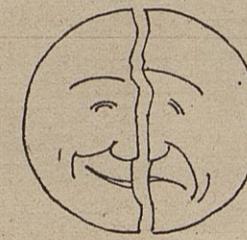
A Baden, on applique l'idée, émise par des ingénieurs suisses, d'utiliser l'électricité à produire de la chaleur pendant les heures de la nuit où la consommation du courant est réduite au minimum.

L'utilisation se fait avec le concours de la canalisation et des radiateurs à eau chaude existants. Un réservoir d'eau d'environ 15.000 litres de capacité, entouré d'un bon isolant, est employé pour le chauffage de l'eau. A l'intérieur de ce récipient il y a des résistances électriques qui élèvent la température de l'eau à 40° durant la nuit. Cette eau circule dans les conduites, et la quantité qu'il y en a suffit à maintenir la circulation toute la journée sans qu'il soit besoin d'utiliser le courant.

Le grand avantage du système consiste en ceci que l'on emmagasine de la chaleur quand l'énergie est à bon marché parce qu'elle n'a guère d'amateurs à ce moment, et en ce que l'on utilise de l'énergie qui, autrement, serait sans emploi et se perdrait.

V.

ILLUSTRATIONS



LE PREMIER DIMANCHE DE LONGCHAMP



Les courses ont recommencé le 5 mai et les boulevards ont de nouveau retenti du cri qu'on n'entendait plus depuis près de cinq ans : « ...is-Sport ...plet des cursés ! » C'était la reprise de la vie parisienne. Mais la vraie première a eu lieu dimanche à Longchamp, l'hippodrome favori des Parisiens ; foule énorme dans les diverses enceintes ; au pesage, quelques toilettes firent sensation. On voit ici l'arrivée du 61^e prix biennal, l'épreuve importante de la journée, gagnée par « Gave » à M. A. Pellerin. Le pari mutuel a fait trois millions et demi de recettes.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 238 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Une Anglaise descend d'un avion en parachute. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Un jour viendra

Parfum troubant pénétrant et captivant

Extrait
Lotion
Poudre
Eau

UN JOUR VIENDRA...

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris. Toutes Parfumeries et Grands Magasins

TEINDELYS
donne un teint de lys

Les produits TEINDELYS rajeunissent et embellissent.

| | |
|-------------------------|------------------------|
| Tous produits de beauté | Formules scientifiques |
|-------------------------|------------------------|

Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème grand modèle 9 fr., f^o 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr., f^o 6 fr. 20; Savon, 4 fr., f^o 5 fr.; Eau, 10 fr., f^o 13 fr.; Bain, 4 fr., f^o 5 fr.; Lait, 12 fr., f^o 15 fr.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS. Parfums de luxe, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes parfumeries.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 50 (en 12 séries)

1.200 fr. de Prix dont
Ligne 600 fr. en espèces

LE TESTAMENT (6^e Série)

Un vieux maniaque a placé dans son coffre, à côté des valeurs qui forment une partie de son héritage, une somme de 7.453 fr. 70 de monnaies diverses neuves ; ces monnaies sont placées en piles de différentes hauteurs et chaque pile est constituée par une monnaie unique.

Il y a douze piles ; ces piles représentent donc douze monnaies différentes. Le maniaque s'est contenté d'indiquer dans son testament, par des lignes noires, la hauteur très exacte de chaque pile.

Il lègue cette somme à celui de ses héritiers qui sera capable de dire le premier quelle somme et quel genre de monnaie sont représentés par chaque ligne.

Ces pièces sont toutes françaises ; l'or, l'argent, le nickel et le bronze sont représentés.

SIXIÈME QUESTION

N° 6 Quelle est la somme représentée par la ligne n° 6 ?

LES RÉPONSES DEVONT NOUS PARVENIR EN UNE SEULE FOIS, APRÈS LA PUBLICATION DE LA DOUZIÈME SÉRIE.



LISTE DES PRIX :

| | | | |
|---------------------------|---------|---|--------|
| 1 ^e PRIX | 250 fr. | 4 ^e PRIX | 50 fr. |
| 2 ^e » | 150 " | 5 ^e » | 25 " |
| 3 ^e » | 75 " | 6 ^e au 10 ^e PRIX .. | 10 " |

100 Souvenirs d'une valeur de 6 fr.

La Pochette Surprise

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix 50.000 Francs



Nous rappelons à nos lecteurs que les numéros des pochettes attribuées n'existent plus ; nous leur recommandons, en conséquence, de ne plus les demander.

Les bénéficiaires des pochettes doivent, quand ils réclament leur prix, joindre à leur lettre le bon placé dans la pochette, ainsi que l'enveloppe numérotée ; ces pièces justificatives sont absolument nécessaires pour le retrait du prix attribué.

Ils doivent nous envoyer également les frais d'expédition de leur prix.

Voici l'énumération des prix en regard desquels se trouve la somme due pour les frais d'envoi :

PRIX EN ESPÈCES : Frais de mandat correspondant au montant du prix.

| | | | |
|------------------------------------|------|---------------------------------|------|
| Montres | 0.40 | Services aluminium | 0.40 |
| Colliers de perles | 0.40 | Gobelets | 0.40 |
| Bagues | 0.40 | Fume-cigres et cigarettes | 0.25 |
| Jumelles | 0.50 | Appareils photographes | 1.00 |
| Porte-plume réservoirs | 0.40 | Fusils | 1.30 |
| Blouses lingerie | 0.40 | Stylograph | 0.40 |
| Vases Méranc | 1.00 | Porte-crayon argent | 0.25 |
| Morceaux de musique | 0.40 | Pots à fleurs | 0.70 |
| Boîtes dentifrice | 1.25 | Boîtes parfumerie | 1.25 |
| Colis ménage | 1.25 | Trousse rasoir | 1.25 |
| Rasoirs mécaniques | 0.40 | Flacons de parfumerie | 0.50 |
| Nécessaires chaussures | 0.70 | Jeux | 1.35 |

AVIS IMPORTANT

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.

Pochette Surprise

BON N° 3

6^e Série

A découper et à coller sur le Bulletin de demande.

CONCOURS N° 50 (6^e Série)

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28×36 reliés toile
titre et impression blancs

- TOME I.. Août 1914 à Mai 1915
 TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915
 TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916
 TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916
 TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917
 TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"
6, boulevard Poissonnière, Paris.

LES GALERIES LAFAYETTE
sont
 par la transformation et les agrandissements de leurs
 Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN
 Produit Français.

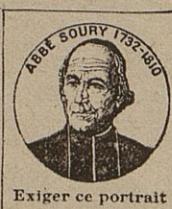


R. VIBERT & F. LYON

LA VIE CHÈRE
Il faut la combattre partout
IL N'Y A PAS DE PETITES ÉCONOMIES
 Vous épargnerez votre temps,
 votre argent et votre peine grâce au
RASOIR APOLLO
 Et vous ferez en un clin d'œil
 votre barbe facilement, hygiéniquement.
 En vente dans toutes les bonnes Maisons
 Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
 31, rue Pastourelle, Paris

Jeunes Gens classes 20-21
 réformés, personnes faibles,
 rendez-vous forts et robustes
 pour la nouv. méthode de culture phys. de chambre, sans
 appareils, 10 minutes pr jour,
 pr créer une nation forte et
 saine et défendre la patrie.
 Brochure gratis c. timbre.
 WEHRHEIM, Le Trayas (Var).

MALADIES de FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etoffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 francs gare. Les 4 flacons, francs contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

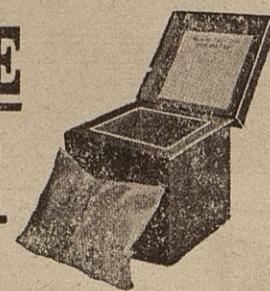
(Notice contenant renseignements gratis.)

Vous ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE

"POT-AU-FEU"

Construite spécialement pour ses lecteurs par
"LE PAYS DE FRANCE"



CETTE MARMITE EXISTE EN DEUX MODÈLES :

1^o MODÈLE RIGIDE, carton fort,
 soigneusement construit et très pratique,
 utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-
 tout, etc. — Prise en nos bureaux 15 fr. pièce

ENVOI PAR COLIS POSTAL :
 Paris, 15 fr. 60 ; Départements, 16 fr. 50

2^o MODÈLE PLIABLE et LAVABLE,
 tissu indigène, système "Ma Norvégienne"
 H. Chevallier. Très pratique pour les dé-
 placements et très hygiénique, pouvant
 être lavé à volonté. — Prise en nos bureaux 19 fr. pièce

ENVOI PAR POSTE : 19 fr. 50
 Contenance maximum du récipient pouvant
 être employé : 10 à 12 litres.

Adresser commandes et mandats au **PAYS DE FRANCE**
 6, boulevard Poissonnière - PARIS

LES MARINS ANGLAIS A CHERBOURG



Les marins de la « great fleet » sont repartis pour l'Angleterre, emportant le souvenir ému de la réception affectueuse que la France leur a faite et la vision des ruines tragiques dont les Allemands ont jonché notre sol. Ici, ce sont ceux qui repartaient par Cherbourg. Jusqu'au dernier moment, la population fraternelle avec eux. Voici des bateaux conduisant les habitants à bord des croiseurs anglais ; dans le médaillon, une Cherbourgeoise s'initiant au service du quart.

LES MINISTRES DE LA RÉVOLUTION EN AUTRICHE



RENNER
Chancelier d'Autriche.



HANUESCH
Ministre de l'administration sociale.



Franz KLEIN
Ministre des affaires extérieures.



Félix MAYER
Ministre de la justice.